

CULTURE

ENQUÊTE Dans une industrie en plein essor, l'humour a désormais des écoles dédiées pour former les futurs professionnels du secteur.

PHILIBERT HUMM
phumm@lefigaro.fr

Il n'existe pas d'école sans retardataires. Ce matin-là, deux ou trois élèves se pressent au portillon de l'Apollo Théâtre après la sonnerie. C'est là, derrière cette grille, que sont dispensées des leçons d'humour de l'EHAS, l'école privée d'humour et des arts scéniques. Comptez 490 euros par mois pour les frais de scolarité, environ 5 000 euros à l'année.

Bientôt bachelier, Nathan est monté du sud de la France pour découvrir le contenu de la formation qu'il suivra à la rentrée : « Ateliers d'écriture comique, cours de diction, d'écriture, de respiration et de mise en scène... », égrène René-Marc Guedj, le directeur. Au même moment, dans une autre salle, la première année, en « coaching de sketch », écoutent l'une des leurs interpréter un texte de sa composition. Thème du jour : les « happiness managers en entreprise ». Le professeur l'interrompt, la reprend sur une intonation, et ses camarades prennent en note. Mines graves et visages concentrés, tout indique que ces jeunes gens ne sont pas là pour plaisanter. On ne badine pas avec l'humour.

Un arrondissement plus loin, rue Frochot, l'École du one-man-show occupe sensiblement le même créneau. Créée en 1994, 80 élèves - autant de filles que de garçons - s'y inscrivent chaque année. L'un d'eux, Thomas, la trentaine, se souvient des circonstances qui l'y ont mené : « Une envie de changer de carrière et d'orientation. Je voulais me lancer dans le one-man sans savoir par où commencer. C'est une amie qui m'a dit qu'ils proposaient des cours du soir. » La direction de l'établissement elle-même le reconnaît pourtant : sur une promotion de quatre-vingt, à peine trois vivront de leur métier cinq ans après leur sortie de l'école. Mais les rangs des candidats ne s'éclaircissent pas, au contraire. Parce que l'époque est morose, on se presse d'en rire et ils sont chaque année plus nombreux à tenter l'aventure du seul-en-scène.

Se planter sans frais

« Nos élèves acquièrent chez nous une technique, explique René-Marc Guedj. Ce qui ne les empêchera pas d'apprendre ensuite et de se perfectionner sur le tas, mais il faut avoir les bases. Avant de jouer d'un instrument, mieux vaut connaître son solfège. » D'autres ont la chance et le talent d'avoir l'oreille absolue. Haroun, humoriste « arrivé », comme on dit, a suivi un parcours moins académique. École de commerce, danse, et théâtre d'improvisation à Toulouse : « Il y a mille et une façons d'arriver à la scène. Certains ont été GO du Club Med ou animateurs en centre aéré, comme Baptiste Lecaplain. D'autres ont suivi des cours d'art dramatique. De toute façon, d'où que tu viennes, tu finis par te frotter un jour ou l'autre aux scènes ouvertes », dit-il.

Quatre ou cinq salles à Paris ouvrent en effet leur scène à tous, débutants comme confirmés. Au Fieald, rue de Trévise, l'affluence de candidats est telle que les sélections s'opèrent certaines fois par tirage au sort. Pas d'audition non plus au Paname Art Café, dans le quartier de la République, où les inscriptions se font sur internet. Six jours sur sept, à partir de



Au Paname Art Café, à Paris, le Labo de l'humour permet à qui veut de se produire en conditions réelles dans une salle au sous-sol.
FRED DUGIT/PHOTOPOR/
LE PARISIEN/MAXPPP

L'université du rire

16 heures, le Labo de l'humour permet à qui veut de se produire en conditions réelles. Pour les spectateurs, l'entrée est libre, mais la consommation, obligatoire. Un après-midi du mois de janvier, nous sommes une petite dizaine à descendre à la cave pour assister au spectacle. « Est-ce que vous êtes chauds ? », lance le premier candidat au micro. « Oui », répond la foule de onze spectateurs. L'exercice est loin d'être facile et l'aspirant humoriste patine. Cinq minutes plus tard, une lumière rouge le prévient qu'il faut déjà conclure et passer la main. « Ici c'est comme les crêpes, s'excuse-t-il, la première est toujours ratée... » Sur la petite estrade rouge, six autres comiques lui succèdent à la chaîne. Certains ont plus de bouteille, se rodent, « tentent des choses » et peaufinent leurs chutes. Plus qu'ailleurs ils ont ici l'opportunité de se planter sans frais. En attendant d'être un jour remarqués, sortis du lot et, par voie de conséquence, de la cave du Paname.

« Ils sont aujourd'hui si nombreux, déplore le producteur et dénicheur de talents Gérard Sibelle, qu'il est de plus en plus diffi-

FLOPÉE DE COMEDY CLUBS

L'humoriste Shirley Souagnon a été la première à ouvrir le bal, en octobre dernier, au cœur du quartier de la Goutte d'Or. Son Barbes Comedy Club (39, rue Léon, Paris 18^e) se veut un « réparateur pour blaguistes en devenir ». Espace de coworking le jour, salle de test la nuit, il lui faut composer depuis novembre avec le Madame Sarfati Comedy Club (49, rue Berger, Paris 1^{er}), hommage à Elie Kakou, l'idole de Fary, qui tient désormais le haut du pavé des Halles, avec des plateaux d'humoristes savamment triés sur le volet. Kev Adams inaugurerait quant à lui le Fridge le mois prochain, dans le quartier de Montrougeuil. L'entrée se fera par la porte d'un vieux réfrigérateur. Probablement pour mieux chauffer la salle.

cile de distinguer le bon grain de l'ivraie. » Celui qui a entre autres découvert Laurent Gerra, Florence Foresti ou Nora Hamzawi a malgré tout ses bons coups à cueillette. « Je traîne souvent à la Petite Loge, juste en face du Théâtre La Bruyère, qui doit faire 25 ou 26 places. Mais j'ai toujours pensé que les vrais talents se trouvaient en province. À Lyon notamment, où les scènes ouvertes ne sont pas encore trop polluées par le stand-up. »

« Loin derrière les Américains »

« Il faut tout de même admettre que le niveau est encore assez faible, reconnaît René-Marc Guedj. Une génération est en train de monter, qui biberonne Netflix et les humoristes new-yorkais mais pour l'instant on est loin derrière les Américains. » Le directeur de l'EHAS constate aussi l'abaissement du niveau de culture générale, humoristique en particulier : « Sur une classe, il est rare d'en trouver un qui connaisse Raymond Devos ou Jerry Lewis. Certains n'ont même jamais entendu parler de Chaplin... Et c'est comme ça qu'on se retrouve avec sans cesse les mêmes sujets battus et rebattus. Je ne compte plus les

sketches sur les applis de rencontre ou la queue au supermarché... »

Une nouvelle génération émerge pourtant. Longtemps chassée gardée de Jamel Debbouze, son importateur au milieu des années 2000, le Comedy Club connaît à Paris comme en province un nouveau souffle. Deux établissements ont vu le jour ces dernières semaines, et un troisième ouvrira ses portes le mois prochain (voir encadré). Signe que quelque chose se passe au royaume de l'humour. Le plus couru d'entre ces nouveaux est sans conteste le Madame Sarfati Comedy Club, rue Berger, dans le 1^{er} arrondissement de la capitale. L'humoriste Fary a voulu l'endroit « haut de gamme » et léché. Œuvre de l'artiste plasticien JR, interdiction d'y prendre la moindre photo, « pour mieux cultiver le mystère ». Rien à voir avec la petite cave du Paname. Ici l'atmosphère est feutrée, et les blagues se siroient assis derrière un guéridon. La plupart des humoristes qui s'y produisent sont d'ailleurs tirés à quatre épingles. Complet-veston, chapeau ou pantalon à pinces, c'en est fini du comique à nez rouge et salopette. De nos jours, le clown porte beau.

Fary lui-même, qui se défend d'être chef de file, n'en est pas moins l'incarnation de cette nouvelle école, davantage portée sur le style et l'écriture que sur la vane automatique et le rire à heures fixes. « Je remarque un certain retour à la pensée et à la réflexion, confirme Gérard Sibelle. À une certaine recherche. Mais il ne faut pas se raconter d'histoires, les gros troupes est encore à la traîne. »

La faute, peut-être, aux plateformes de vidéos en ligne, qui ont joué pour beaucoup le rôle de miroir aux alouettes et encouragé l'appel d'air. « Le phénomène est particulièrement significatif depuis quatre ou cinq ans, analyse René-Marc Guedj. Parce qu'ils comptabilisent plusieurs milliers de vues, certains s'imaginent pouvoir remplir des Zénith. Mais ça ne marche pas comme ça. Ou alors ça ne dure pas. » L'EHAS a d'ailleurs intégré au programme des cours spécifiques de communication, « pour leur apprendre à développer un réseau en adéquation avec leur travail et leur personnalité. Et permettre aux plus doués d'installer leur carrière dans la durée ». Il semblerait qu'en la matière les plus courtes soient rarement les meilleures. ■

Gérard Sibelle : « Ni décor ni partenaire, un peu de tchatte, quelques vanes, et en avant la musique ! »

« Des écoles ont le mérite d'exister, mais je ne suis pas sûr que tous les professeurs y soient des Louis Jourvet... On a ça dans les trépas ou on ne l'a pas », explique Gérard Sibelle. COLLECTION PERSONNELLE



Laurent Gerra, Florence Foresti et plus récemment Nora Hamzawi lui doivent leurs débuts. Le producteur et « dénicheur de talents » Gérard Sibelle revient sur l'évolution du métier.

LE FIGARO. - Peut-on apprendre à faire rire ?
GÉRARD SIBELLE. - Je n'en suis pas certain. J'ai eu la chance d'accom-

pagner pas mal d'artistes, dont certains sont devenus des têtes d'affiche, et peu d'entre eux, pour ne pas dire aucun, sortent de ce genre d'écoles. Elles ont le mérite d'exister, mais je ne suis pas sûr que tous les professeurs y soient des Louis Jourvet... On a ça dans les trépas ou on ne l'a pas.

À quand remonte l'engouement pour ce métier ?

Selon moi à la fin des années 2000. Avec la multiplication des émissions de télé-réalité, tout le monde s'est pris à rêver au fameux quart d'heure de célébrité. Je pense que ça a été un déclencheur pour beaucoup qui sont partis du postulat que se lancer dans le stand-up ne coûtait pas très cher. Ni décor ni partenaire, un peu de tchatte, quelques vanes, et en avant la musique !

Combien la France compte-t-elle d'humoristes aujourd'hui ?
C'est difficile à dire. La SACD (société des auteurs et compositeurs dramatiques) a dénombré près de

20 000 spectacles d'humour l'an passé et recense chaque année entre 300 et 500 nouveaux venus. Il y a quelques années encore, on nous en annonçait trois ou quatre par semaine. Ce sont aujourd'hui les mêmes chiffres par jour.

Selon vous, qu'est-ce qui a le plus changé ces dernières années ?
Sans hésitation, les nouveaux dik-tats de la vidéo. On a vu arriver des artistes aux contenus très faibles et à l'audience record. De plus en plus de programmeurs, même ceux de grands théâtres, s'arrêtent au nombre de vues. Ça a complètement bousculé l'économie. Aujourd'hui, sur scène, deux artistes sur cinq viennent d'internet. Certains cantonnent. Ça ne veut pas dire qu'ils dureront. Le public se lasse vite.

En humour aussi, nous sommes entrés dans l'ère du tout-jetable ?
C'est un risque. Aujourd'hui, même les sportifs ou les avocats du barreau s'essayaient au seul-en-scène, rendez-vous compte ! Par-

fois, devant tant de pauvreté, je me raccroche à cette phrase de Beckett : « Le rire et la seule chose qui reste après la catastrophe. » Je ne sais pas si on court à la catastrophe, mais il nous restera au moins ça !

Quelle est la première chose que vous regardez chez un humoriste ?
Le texte, évidemment. On a tendance à l'oublier, mais c'est élémentaire. Au commencement était le verbe... Et, avant la forme, le fond. Le seul moyen de percer, c'est d'avoir quelque chose à dire. Un quelque chose que les autres n'ont pas. Surtout jouer de sa singularité. Ne savoir pas se conformer. Seule une poignée d'entre eux y parviennent.

Avec tant d'humoristes, allons-nous vivre une époque hilarante ?
Le fait est que le rire est aujourd'hui omniprésent. À la télé, sur les ondes et désormais sur la scène des plus grands théâtres. C'est vrai, le rire est partout. C'est l'humour qui ne suit pas toujours. ■
PROPOS RECUEILLIS PAR P. H.